

Introduction

Être toujours proche du « murmure du combat¹ » et des bruits singuliers ; aimer côtoyer les profondeurs de l'individu pour que jaillissent le mystère, la beauté et la folie de la vie ; ainsi ce serait, pour l'historienne, ne pas seulement se résigner aux hypothèses, aux preuves et aux résultats que la recherche exige, mais au contraire pousser l'enquête au-delà des limites académiques, afin de s'attacher à l'« unique », comme l'écrivait Marcel Schwob. Certes, l'« unique » ne fait pas l'histoire, mais il lui appartient, et, par moments, la constitue ou l'infléchit, y compris dans ses extravagances.

L'être « unique » est peu entré dans nos hypothèses de recherche, ni dans l'explicitation de tel ou tel événement historique ; en somme, nous en avons involontairement fait l'impasse. Ce n'était pas de l'oubli, simplement le sentiment que cela ne pouvait guère servir au récit, parce qu'inclassable ou inopportun. Normale est cette attitude, et loin de moi l'idée d'un quelconque reproche. Aujourd'hui, en jetant un regard sur tant d'archives de police du XVIII^e siècle, dépouillées pour faire avancer

1. Gilles DELEUZE, *Pourparlers* (1972-1990), Paris, Minuit, 1990.

la connaissance et susciter la curiosité sur la vie des plus humbles, on ne peut qu'être impressionné par la multitude de faits, de vies, d'êtres singuliers, étranges et passionnants, à propos desquels rien n'a été dit alors que je les avais rencontrés. Ils n'entraient pas dans les objets de recherche que je m'étais donnés.

C'est ce qui a décidé l'écriture insolite de cet ouvrage, à contre-courant des chemins historiques traditionnels. Il est entièrement rédigé à partir d'archives, soit déclarées inclassables dans les inventaires de bibliothèques, soit par moi-même inutilisées, délaissées (bien que recopiées) parce que hors de mes préoccupations du moment. Dans le langage universitaire, on appelle cela les « déchets » du chercheur. À chaque soutenance de thèse, je me suis toujours demandée quels avaient été les documents et archives abandonnés par le doctorant, sans jamais oser lui poser la question alors même que j'étais dans le jury. La question que l'on ne pose pas, pour ne troubler ni la cérémonie de la soutenance ni le doctorant.

Au terme « déchets », on peut ajouter celui si beau de « reliquat ». C'est encore autre chose. Il est des documents impossibles à classer, faute de date, de noms, de provenance, d'intégrité, l'archive étant trop malmenée par le temps. Les conservateurs de bibliothèque les réunissent (même s'il s'agit de fragments) dans des boîtes et les qualifient dans l'inventaire de « reliquat ». Par exemple, lorsque sont classés les papiers d'un inspecteur de police du XVIII^e siècle, sont indiqués la cote, le contenu de ses papiers, leurs dates, leurs fonctions. Et, à la fin, on trouve parfois mention d'une dernière boîte dite « reliquat » ; elle renferme tous les papiers de l'inspecteur impossibles à répertorier.

« Reliquat » : du latin *reliqua*, qui signifie reste, restant, dérivé du verbe *relinquere*, laisser derrière soi, abandonner². Le mot est beau et a beaucoup de sens ; il s'associe à « reliques », terme emprunté au latin « *reliquiere* » désignant les restes d'un corps saint. De ce sens religieux, procède la valeur figurée « chose à laquelle on attache moralement le plus grand prix ». Ici la symbolique, fût-elle religieuse, rejoint la littéralité du terme, puisqu'il est possible de « laisser derrière soi », tout en étant « profondément attaché à ».

Pourquoi ce choix de visiter « déchets » et « reliquats » ? Faut-il à tout prix faire feu de toute archive disponible ? Non, bien sûr ; si ce n'est qu'ici le désir me prend de saisir l'inabordé, le toujours tu, l'éclat perdu. Tous ces fragments de vie, ces instantanés, ces paroles pleines d'amour ou de haine n'ont de fait aucune homogénéité. Ce qui les réunit, c'est d'avoir existé et de rendre compte de situations souvent inexplorées. Certes, c'est un peu comme du « vrac », au mieux un anecdotaire³ (au sens de : ce qui n'a pas encore été raconté), ou encore une fourmilière déréglée, une ruche où la reine a fort à faire, face aux abeilles folâtres au lieu d'être travailleuses. Et pourtant, la ruche existe bien.

Partager ces éclats de sources permet que « s'expose [enfin] le regard sur ce qui ne se laisse pas encadrer⁴ », sur ce qui a échappé aux savoirs. Dans ces moments infimes et

2. *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, t. III, nouvelle édition, Paris, 2012.

3. Ce mot n'existe pas. J. P. Iommi-Amunategui, qui l'a employé dans ses ouvrages, me l'a offert et je l'en remercie vivement. Cf. J. P. IOMMI-AMUNATEGUI, *La Nuit dans un grand restaurant*, Paris, Belin, 2015.

4. Jacques RANCIÈRE, *Les Bords de la fiction*, Paris, Seuil, 2017.

inconnus, le commun d'une société semble surgir, tandis que se livre au grand jour « un monde de sensations et de passions inconnues⁵ ». C'est un monde qu'il faut chercher à comprendre parce qu'il n'est pas le nôtre et que celles et ceux qui l'ont vécu l'ont appréhendé autrement que nous. Les fragments délaissés étincellent parfois de multiples significations autres, d'affects, qui n'étaient pas tout à fait semblables à ceux d'aujourd'hui. À lire ces fragments épars, forts d'une humanité commune survient de la surprise, mais aussi une manière d'articuler, de façon autre, un passé méconnu à un présent qui parfois nous dépasse.

Travailler sur ce qu'on a délaissé lorsqu'on écrivait d'autres ouvrages contraint à de nouveaux choix. Si bien que les « déchets » publiés ici en cachent bien d'autres : la mise en abyme est angoissante.

Rien dans ces archives n'est insignifiant ; car elles fissurent à leur manière l'« incertitude ». Le passé en devient plus animé et extravagant. Derrière un désordre apparent et quantité d'instant fugaces impossibles à dater, s'esquissent d'incontrôlables paysages où l'amour, la violence, la mort, la compassion montrent forces et ombres. Tous faits de passions ordinaires ou insolites qu'un gouvernement et ses écrits tentent de dominer.

Ainsi, « il faut créer, dans un chaos de traits les humains⁶ » ; puis, me vient cette phrase qui m'anime depuis longtemps : « il faut raconter avec le même souci les existences uniques des hommes, qu'ils aient été divins, médiocres

5. *Ibid.*, « Le moment quelconque », p. 145-156.

6. Marcel SCHWOB, *Spicilege*, édité en 1896, repris par Hachette/livre/BNF, 2012, p. 251.

ou criminels⁷». Certes, cette tentative se glisse dans celle de Michel Foucault, lorsqu'il écrivait «La vie des hommes infâmes», mais il ne s'agissait alors ni de «déchets» ni de documents inclassables. Le corpus des demandes d'enfermement à la Bastille était précisément répertorié, obéissait à des enjeux sociopolitiques, venait des ordres du roi. Le pouvoir du XVIII^e siècle avait décidé ces enfermements, et «ces vies de quelques lignes, ces vies brèves, ces aventures ramassées en une poignée de mots⁸» avaient pris vie sous sa plume, car elles appartenaient à un fonds précis et correspondaient à une politique de contrôle sur les vies privées. Ici, pas de corpus, mais des archives du dehors, comme des faisceaux de sens, des débuts de compréhension ou bien des ailleurs ignorés qui racontent la multiplicité des formes et des dérives de la vie.

Quelle méthode employer pour offrir aux lecteurs un voyage qui pose autant question qu'il renseigne; qui expose autant de preuves d'inventivité que de signes de résistances, d'affolements, ou au contraire d'attentions et de compassions? Il faut juste se laisser porter par ces archives et leurs désordres. Désordres bénéfiques à ce que nous croyons toujours logique ou en ordre. Quelques thèmes apparaissent: il peut s'agir d'amour, de prison, de médecine, de filiation, de lettres, de manifestations d'indignation, toutes et tous inscrits sans chronologie. Ces moments, ces phrases, ces listes, laissent libre cours à l'imagination d'aujourd'hui tout en racontant le passé d'une société en se répandant sur le papier par traces.

7. Michel FOUCAULT, «La vie des hommes infâmes», *Cahiers du chemin*, 29, 15 janvier 1977.

8. *Ibid.*

Les individus seront-ils ici moins « incertains » ? Peut-être pas, mais leurs propos ou leurs actes, à chaque fois, renvoient vers de lointaines lumières, scintillantes, provoquant et interrogeant la nuit de nos ignorances.

On ne s'étonnera pas alors que ces lambeaux d'archives, ces éclats de sens, soient enrichis de quelques explications sur leur contexte, et accompagnés d'une poétique soulignant des moments intenses ne pouvant être définis autrement que par une écriture personnelle tentant de les accompagner jusqu'à aujourd'hui. Nous ne sommes ni dans le régime de la preuve ni dans celui de la chronologie, mais dans la mise en scène d'événements fragiles où la tragédie frôle le fantasque, l'amour côtoie les drames, les corps confessent leurs pudeurs, indécences, maladies ou croyances. L'ordre et la police sont présents, offrant parfois d'étranges moments de compassion. Prêtres, femmes, ouvriers, domestiques, artisans se bousculent frénétiquement dans ce livre, comme une éclosion d'humanité, un bouquet mal dressé.

*

L'orthographe et la ponctuation originales des différents documents d'archive cités dans ce livre ont été conservées.